

Jessica Trevens



*Noël en
Amérique*

Kelyone

Jessica Trevens

Noël en
Amérique

Copyright © 2021 Jessica Trevens

Tous droits réservés.

Code ISBN : 9798535681986

Couverture : Image par [JaymzArt](#) de [Pixabay](#)

*“Les adultes ne sont que des enfants
qui ont grandi.”*

Walt Disney

Pour s'y retrouver

Pour s'y retrouver.....	4
Avant-propos.....	5
Sous les étoiles.....	6
Une rencontre inattendue.....	12
La lettre	22
Noël en vitrine.....	39
La nuit avant Noël.....	50
Au chœur de Noël.....	56
Les faits réels.....	88
Du même auteur à télécharger gratuitement.....	90

Avant-propos

Ce n'est pas pour rien que l'on a appelé l'Amérique, le nouveau Monde : porteuse d'espoir, de rêve et d'immensité, la découverte de ce continent a permis à beaucoup d'européens de se réinventer et d'imaginer une nouvelle manière de vivre portant pourtant des traces des vieilles coutumes de leurs ancêtres.

Noël en est un exemple frappant : tout en s'inspirant des légendes ancestrales, en restant fidèle aux traditions millénaires, certains américains ont su créer un Noël différent qui devait envahir le monde.

Leur histoire, plus récente que celle du vieux continent, n'en est pas moins merveilleuse et mérite le détour.

De la petite fille qui écrivit au journal pour vérifier l'existence de Santa au caricaturiste qui rhabilla Santa Claus, du professeur de lettres qui, le premier, réinventa le père Noël moderne au premier magasin qui décora sa vitrine, on peut retrouver dans chaque adulte de ce recueil un enfant qui sommeille.

C'est à leur rencontre que ce livre vous invite...

Alors bonne lecture et Joyeux Noël !

Sous les étoiles

24 décembre 1850

John O' Hara regardait la nuit étoilée à travers les trous de la toile bâchée du chariot. Maureen avait essayé de la recoudre maintes fois mais aucun rafistolage de fortune n'était suffisant : A chaque pluie, toutes les affaires étaient noyées.

Encore que si elles avaient pu l'être... Cela faisait presque deux semaines qu'ils tournaient dans ce fichu désert et aucune goutte d'eau ne venait remplir leur réserve.. Ils n'avaient dû leur survie qu'à la collecte d'eau des cactus saguaros qui, dieu merci, emplissaient ce fichu pays.

Quand John avait décidé de quitter l'Irlande avec Maureen et leurs trois filles, cinq ans auparavant, il n'avait pas douté une seconde qu'il faisait le bon choix : en Irlande, ils étaient condamnés à mourir de faim comme leurs amis et leurs voisins... L'Amérique était un nouveau départ, une nouvelle vie libre de toutes ces souffrances ! Mais arrivés à New York, il avait retrouvé la misère, la faim et la peur du lendemain... Maureen avait bien essayé de devenir bonne à tout faire et il avait réussi à se faire embaucher comme docker sur les quais mais au bout du compte, ils ne mangeaient

toujours pas à leur faim... Alors, lorsqu'il avait entendu parler de l'or de Californie, il avait décidé de tenter le tout pour le tout, d'acheter un matériel de prospecteur et de tenter sa chance...

Mais il aurait dû se rappeler qu'il n'en avait jamais eue. Sa mauvaise étoile lui collait aux semelles et elle n'avait pas démérité cette fois encore : il avait dévié de la route qui menait à la Californie en traversant l'Arizona. Résultat : sa famille et lui erraient dans le désert le plus meurtrier d'Amérique depuis deux semaines.

Bien sûr, Maureen ne lui faisait aucun reproche. Elle continuait à sourire en attendant les jours meilleurs...

Et s'ils vivaient là leurs derniers jours, bons ou pas ?

Il entendit Maureen rire avec Deirdre, sa fille aînée... Que faisaient-elles ? Il se redressa péniblement pour jeter un coup d'oeil à l'extérieur... Il avait fallu qu'il contracte une fièvre de cheval, en plus ! Vous parliez d'un chef de famille !

Sa femme s'activait autour d'un cactus qu'elle couvrait de rubans et de pommes de pin rameneés d'Irlande. Il ne voulait pas s'encombrer inutilement mais pour une fois, sa femme avait été inflexible : Partir oui, mais en emportant Noël avec eux !

Elle avait eu raison : les petites s'en donnaient à coeur joie, la magie de leur enfance transformant cet horrible végétal en un merveilleux sapin de Noël...

Maureen se frotta les mains au-dessus des flammes du feu qu'elle avait elle-même allumé et fit avancer les trois fillettes.

Elle sourit en exhibant une broche occupée par une bestiole difficilement identifiable.

— Regardez ce que j'ai attrapé ! Un beau lézard du désert de Sonora ! Il paraît que ce sont les meilleurs du monde et que la reine Victoria en mangeait tous les samedis.

— En êtes-vous sûre, maman ? demanda Jessie, soupçonneuse.

— Evidemment ! Bon... Alors... Nous avons le sapin... Le repas... Il nous manque les chants de Noël !

Comme toujours John admira le courage de sa femme qui maquillait leur situation désespérée afin de ne pas inquiéter leurs filles. Il avait une chance inouïe de l'avoir épousée... Dommage qu'elle ne puisse pas en dire autant...

C'était ironique quand on y pensait : Ils avaient quitté l'Irlande pour ne pas mourir de faim et ils allaient tout de même finir ainsi à l'autre bout de la planète. Tous ces efforts pour rien !

Des silhouettes attirèrent son attention. Six hommes à cheval venaient vers eux.

Heureux, John faillit les appeler. Un nuage qui cachait la lune s'éclipsa et John se jeta en arrière, le coeur battant.

Il avait reconnu leurs chemises blanches, leur foulard et leurs longs cheveux noirs. Des Apaches !

John avait entendu de nombreuses histoires circuler à propos de ces sauvages qui massacraient les colons. Ils ne faisaient pas de prisonnier...

Le pauvre homme se rua sur son fusil : Trois balles.

Même si par miracle, il touchait trois ennemis, les autres les massacraient à coup sûr.

Qu'importe... Peut-être qu'en faisant diversion, il laisserait suffisamment de temps à Maureen et aux filles pour fuir en toute discrétion.

Il chargea son fusil et s'apprêta à tirer une fois en l'air.

— Bonsoir, messieurs ! Vous venez manger avec nous ?

Maureen venait de s'adresser aux guerriers avec un grand sourire chaleureux.

Les hommes se regardèrent indécis.

— Venez ! Vous m'en direz des nouvelles! C'est une sauce spéciale bien de chez nous !

Les Apaches se regardaient en hochant la tête : apparemment, le geste d'invite que Maureen venait de faire était universel.

Ils se détendirent et baissèrent leurs fusils.

Maureen sourit largement :

— A la bonne heure ! Venez vous asseoir! Ça va refroidir !

Les hommes obéirent et commencèrent à manger avec méfiance la pitoyable pitance que l'on venait de leur servir.

Ils se levèrent brusquement.

John plongea vers sa Winchester. L'effort le fit chuter au fond du chariot. Elle les avait offensés. Ils allaient tous

les massacrer !

Les hommes remontèrent à cheval et partirent à bride abattue.

John n'osait y croire. C'était donc fini ? C'était terminé et ils étaient toujours vivants ? C'était un miracle de Noël !

Mais sa joie fut de courte durée : moins d'une heure plus tard, des dizaines de silhouettes émergèrent de l'ombre.

Le coeur de John s'affola avant qu'il comprenne de quoi il retournait : les nouveaux venus n'étaient pas des guerriers... Pas uniquement...

Il y avait des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards... Toute la tribu était là... et chacun portait quelque chose : viande, baies, légumes, couvertures... Il n'y avait que l'embaras du choix.

A peine arrivées, trois femmes enroulèrent d'autorité les trois fillettes frigorifiées dans des lainages tandis que d'autres posaient les plats près du feu.

Un homme tendit une outre pleine d'eau à Deirdre...

Maureen entonna un chant de Noël. D'abord surpris, les visiteurs imprévus se lancèrent dans un long chant qui devait être un chant rituel.

John comprenait enfin ce qu'il se passait et pleura de joie : ils étaient sauvés.

Le lendemain, les Apaches levèrent le camp et conduisirent la famille hors du désert, sur un petit morceau de terre où John put construire une petite maison. Ce dernier ne fit jamais fortune mais avec l'aide de ses nouveaux amis, il réussit à se procurer quelques

vaches et à vivre plutôt bien.

Plus tard, une ville se construisit autour de sa maison mais il refusa toujours de vendre son terrain afin de pouvoir y accueillir ses amis des mauvais jours.

Une rencontre inattendue

Ce 24 décembre 1863, Thomas Nast était bien ennuyé, assis à sa table de dessin. Pour la première fois depuis des années, c'était l'angoisse de la feuille blanche.

Pourtant, il n'avait pas son pareil pour dessiner des caricatures qui enflammaient l'Amérique. Ses dessins oeuvraient pour de grandes causes : il informait les gens sur les campagnes militaires de Garibaldi, donnait son opinion sur la guerre de secession... Un jour, il irait plus loin encore : ses dessins combattaient les injustices, l'esclavage, la corruption !

Et ce soir, il était là, assis passivement devant son pupitre d'acajou, prenant l'air du soir par sa fenêtre ouverte et admirant le coucher de soleil sur New-York...

— Un problème ?

Sarah venait d'entrer dans son bureau, si discrète qu'il ne l'avait pas entendue entrer, comme à son accoutumée.

— Edwards m'a commandé un dessin...

— C'est un peu logique venant de la part de ton rédacteur en chef, non ? le taquina gentiment son épouse.

— Il veut que je dessine le père Noël.

Sarah eut un hoquet de surprise :

— C'est vrai que c'est inattendu...

— Je suis caricaturiste ! Pas illustrateur pour enfants ! Si ma plume est trop acide, on dira que je n'aime pas les enfants ! Si mon dessin est trop mièvre, que je perds la main ! Outre le fait que c'est ridicule ! Garibaldi ! Le Nord et le Sud et maintenant Santa Claus ? Pourquoi pas le petit chaperon rouge ?

Sarah eut un sourire apaisant :

— Tu es un grand dessinateur et un grand dessinateur peut tout dessiner. Même Santa Claus. Je venais te dire que le repas est servi.

Pendant tout le repas, Thomas réfléchit...

— Une mitre ? et un cheval ? ou la version de Clément Moore avec le petit bonhomme et les rennes volants ? Elle était sympa cette version... Moins solennelle... J'avais 17 ans à l'époque mais si j'avais été un enfant, elle m'aurait sûrement plus plu que l'autre... Mais les traditionnalistes vont me dire que Saint Nicolas, c'est un cheval parfois volant et une mitre ! Et je n'ai pas du tout envie de dessiner une mitre ! Que ferait mon ami Mark Twain ? Il n'aurait aucun mal à faire ça, lui ! Il raconte toujours de jolies histoires de Noël à sa fille ! Il ferait ça mieux que moi ! Ne dis donc pas de bêtises, Thomas, il est écrivain, comment pourrait-il dessiner ?

Ce soir-là, Thomas Nast se coucha de fort mauvaise humeur.

Vers minuit, alors qu'il se tournait et se retournait dans son lit, il entendit du bruit au salon. Inquiet, il jeta un coup d'oeil à Sarah qui dormait paisiblement près de lui. Si elle était là et lui aussi, cela voulait dire...

Il alla discrètement au placard pour y récupérer sa batte de baseball...

— Il n'y a pas à dire, songea Nast, je suis plus heureux de la saisir pour disputer des matchs... en plein jour... avec des gens que je connais... qui ne sont pas armés... et pas animés de mauvaises intentions...

Il essaya de faire taire sa mémoire qui bien sûr, se déchaînait au plus mauvais moment :

— Des cambriolages ? Ils ont doublé depuis l'année dernière ! Que fait la police ?

— Mon frère a été visité ! Il s'est retrouvé face au malfaiteur et il avait une arme ! Une balle dans la jambe ! Il a eu de la chance ! Il y a un type qui s'est fait descendre dans la rue la semaine dernière...

Nast raffermi sa prise et marcha courageusement vers le salon. Ce dernier n'était illuminé que par le feu de la cheminée qui faisait briller les verroteries du sapin joliment décoré par Sarah.

Thomas vit une silhouette rouge s'agiter près de l'arbre et ses doigts se crispèrent autour de la batte.

Il respira à fond et tourna la molette de la lampe à gaz. La lumière envahit la pièce et un drôle de gros bonhomme plissa les yeux.

— Je n'ai pas l'habitude d'être dérangé, remarqua-t-il calmement... Surtout par des adultes... Voilà qui est fâcheux.

— Vous m'en voyez navré, lâcha Thomas, glacial. Cela ne vous dérangera pas plus que j'appelle la police ?

Le gros bonhomme se mit à rire :

— Pour quoi faire, grands dieux ?

— Vous êtes en train de cambrioler mon salon...

— Tu n'es pas observateur... Cambrioler, c'est faire SORTIR des choses d'une maison, pas les y faire ENTRER, non ?

Thomas remarqua alors les paquets posés au pied du sapin.

— Qu'est-ce que c'est que tout ça ? demanda Thomas, estomaqué.

— Des cadeaux. C'est Noël, non ?

— Vous entrez chez les gens par effraction pour leur faire des cadeaux ?

— C'est mon travail, approuva l'étrange visiteur. Je suis Nicolas... mais tu peux m'appeler Nick...

— Nicolas comment ? demanda Thomas, soupçonneux.

— Depuis qu'on est censé porter un nom, j'ai opté pour Kringles... C'est joli, non ? Sinon, on m'a aussi appelé Saint Nicolas, Santa Claus, père Noël ...

— Le père Noël ? Et moi, je suis la reine Victoria !

— Ce n'est pas beau de mentir, tu n'es pas Victoria .

— Non, c'est vrai mais... mais qu'est-ce que je raconte ?
Sortez de chez moi tout de suite !

Le gros bonhomme soupira :

— Toujours impatient et incrédule... Tu n'as pas changé... Ton plus beau souvenir... Un vélo rouge flambant neuf... Tu y tenais tellement que tu as écrit ta lettre en trois exemplaires...

— Mais comment...

— Tu étais bon en orthographe... Très jolie écriture...
Lettre très polie...

— Vous n'avez pas pu la lire, ma mère les a brûlées dans la cheminée...

— Et pourtant tu me crois...

— Bien sûr que non !

— Tu n'as pas dit que je n'avais aucun moyen de lire ces lettres car j'étais un imposteur mais que je ne le pouvais pas car elles ont été détruites...

— Admettons, reconnut Thomas, à contre-cœur.

— Ignorest-tu que c'est la manière d'envoyer une lettre

dans les pays nordiques ? Ta grand-mère le faisait beaucoup en Rhénanie quand ta mère était petite...

— Vous dites n'importe quoi ...

— L'année de tes huit ans, je t'ai emmené des feuilles de dessin et une grande mallette de couleurs... C'est ce jour-là que tu as décidé de devenir dessinateur...

Soudain, Thomas ne douta plus.

— Mais vous n'avez pas de cheval ?

— Un cheval, même volant, ne suffit plus à porter tous les cadeaux... Il y avait beaucoup moins d'enfants au IV^eme siècle ! Titus vit une retraite paisible amplement méritée.

— Mais pourquoi des rennes ?

— Pour traverser la neige du grand Nord ! Penses-tu que des éléphants auraient été plus appropriés ?

— Vous êtes basé au pôle Nord ?

— Oui. C'est là-bas que je vis avec les lutins et la mère Noël, bien sûr.

— Pourquoi dans le grand Nord ?

— Personne ne peut arriver là-bas... Il y fait trop froid...

— Et alors ?

— Penses-tu qu'une usine de huit mille mètres carrés, huit entrepôts, une écurie emplie de rennes volants et huit cents lutins passeraient inaperçus en plein cœur de

Manhattan... ?

— Probablement pas... Je vous imaginais pas du tout comme ça...

— Tu n'es pas le seul... Certains me représentent encore avec des vêtements que je portais en 456... ! Pour le froid polaire, ce n'était vraiment pas pratique...

— Vous avez vraiment des rennes ?

— Viens voir...

Thomas suivit l'étrange bonhomme jusqu'à la fenêtre : huit rennes flottaient devant la fenêtre, attelés à un traîneau volant.

— Alors Moore avait raison, murmura Thomas, stupéfait... Mais il a dit que vous étiez tout petit !

— Il m'a vu alors que je sortais de la cheminée... Un petit tour pour pouvoir entrer dans le conduit...

— Vous allez me faire croire que vous pouvez changer de taille ? demanda Thomas, soupçonneux.

— Il est vrai que c'est bien plus difficile que de faire voler des rennes ou de distribuer des cadeaux à tous les enfants de la terre en une nuit...

— Pas faux, reconnut Nast. C'est vraiment vous... Je peux vous demander une faveur ?

— Tu as déjà eu tes cadeaux de Noël... Mais je suppose que je peux faire une exception.

— Est-ce que je peux vous croquer ?

— Ah ça ! Thomas Nast, serais-tu devenu cannibale ?

— Vous dessiner...

Le gros bonhomme éclata de rire :

— Bien sûr, suis-bête ! Veux-tu que je prenne la pose ?

— Ce serait très gentil !

Le vieil homme se campa fièrement :

— Comme ça...?

— Plus détendu... Fumez votre pipe...

— Très bien...

La séance dura plus de vingt minutes puis Santa Claus eut un petit sursaut en entendant l'horloge du village :

— Une heure ! ... Bon... Je vais devoir y aller... Le temps presse... Ah... Un petit détail... Demain matin, tu seras persuadé d'avoir acheté tout ce qui se trouve sous ce sapin... N'essaie pas de chercher les tickets ... Bonne nuit et Joyeux Noël !

L'étrange bonhomme sauta sur son traîneau plus lestement que ne l'aurait laissé supposer son âge et disparut dans la nuit dans un bruit de grelots...

Thomas entendit un dernier rire porté par le vent puis ce fut le silence.

Le soleil pénétrait à flots dans la chambre. Thomas

ouvrit les yeux et se leva d'un bond, d'excellente humeur, ce qui réveilla Sarah :

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda t-elle d'une voix ensommeillée.

— Je sais comment dessiner le père Noël ! Je l'ai vu en rêve cette nuit !

Il fonça dans son bureau et se rua sur ses crayons.

Son épouse l'appela depuis le salon :

— Thomas ? Je crois que ce ne sera pas nécessaire ! Viens voir !

Thomas rejoignit sa femme qui tenait, l'air mi-ravie, mi-étonnée, un feuillet griffonné.

— Je crois que tu l'as déjà dessiné... et en plus, je crois qu'il y a un message...

Thomas saisit avidement son croquis nocturne. A l'arrière, on pouvait lire :

— *Je soussigné Nicolas Kringles, Saint Nicolas, Santa Claus autorise Thomas Nast à utiliser mon image dans son journal. Je lui fais confiance et lui confie le soin de me montrer au monde tel que je suis...*

PS : Je sais que tes dessins auront un grand impact, Thomas... Ils t'aideront à combattre les injustices et te rangeront parmi les grands dessinateurs politiques. Ce petit croquis sera une parenthèse plaisante dans ton cursus mais n'oublie pas qu'il est pourtant un de tes

ouvrages majeur car grâce à lui, tu auras renforcé la magie de Noël.

La lettre

Le docteur O'Hanlon s'enfonça dans son fauteuil pour masser ses tempes douloureuses... Une mort mystérieuse de plus à élucider... Un règlement de comptes à Harlem apparemment... ou quelque chose de bien plus compliqué...

O'Hanlon saisit son journal : lire le Sun était son moment de détente, son refuge dans la tempête... L'oeil du cyclone...

Pourtant, entre ces pages fleurant bon l'encre fraîche, les nouvelles n'étaient pas des plus réconfortantes... Tout au long de l'année, il n'avait été question que de conflits et de révolutions... Même l'arrivée de deux vapeurs chargés d'or avait déclenché une ruée vers l'or qui, au départ porteuse d'espoir, ne cessait de déclencher de nouveaux affrontements...

— Papa... Je peux te poser une question ?

O'Hanlon sourit : son deuxième réconfort sur cette terre, sa petite Virginia, si pure, si innocente, encore si enfant du haut de ses huit ans...

— Il existe le père Noël ?

O'Hanlon sursauta.

— Pourquoi demandes-tu ça ?

— A l'école, ils m'embêtent tous en me disant qu'il n'existe pas... Alors ?

O'Hanlon réfléchissait à toute vitesse: Il voulait bien sûr lui dire qu'il existait mais faire cela allait sûrement relancer les moqueries à l'école parmi tous ces enfants touchés de désillusion précoce... Mais fallait-il lui faire quitter le monde de l'enfance juste parce que les autres l'avaient déjà fait ?

— Le père Noël ne passe que chez les enfants qui croient en lui, Virginia. Ne plus y croire, c'est renoncer à lui pour toujours.

— Alors je peux leur dire qu'il existe puisqu'il existe ?

O'Hanlon se gratta la tête, ennuyé :

— N'en parle plus avec eux, ils n'en valent pas la peine.

— Je ne peux pas s'il existe ! rétorqua la fillette, butée.

— Alors dis-leur qu'ils ont raison pour qu'ils te laissent tranquille...

— Je ne vais pas trahir le père Noël !

O'Hanlon soupira : on n'en sortirait pas. Son regard tomba sur le journal posé sur son bureau :

— C'est une question complexe et il te faut l'avis d' un professionnel ... Le Sun dit toujours la vérité : pose-lui la question...

O'Hanlon regarda sa fille repartir à la hâte avec un mélange de soulagement et la honte d'avoir délégué une question aussi cruciale à un autre... Et si un abruti répondait à Virginia et brisait ses rêves ?

Le lendemain, à l'école, les camarades de Virginia recommencèrent à la tourmenter...

— Le bébé ! Elle croit encore au père Noël...! chantonnait Billy Parker.

— Et alors ? C'est pas parce qu'on ne le voit pas qu'il

n'existe pas !

— Le bébé ! appuyait Will Baxter.

— Je vais poser la question et vous verrez bien...

— A qui ? demanda Bob Gerards, goguenard.

— Au Sun.

Le silence s'installa. On ne se moquait pas du Sun. C'était lui qui annonçait les bonnes nouvelles et les catastrophes du pays... C'était LA vérité qui s'échappait de ses pages et suintait le long de ses colonnes...

Will Baxter fut le premier à reprendre ses esprits :

— Tu veux que le pays entier voit que tu es stupide ?

— Qui te dit qu'il me donnera tort ?

— C'est évident ! Ce n'est pas un journal qui écrit des stupidités ! Et papa dit que le père Noël, c'est une stupidité...

— On verra... Je vais revenir avec la réponse du Sun et on verra qui a raison.

Ce jour-là, à la sortie de l'école, Virginia s'assit à son bureau et commença à écrire, le coeur battant, ce qui devait devenir une des lettres les plus célèbres d'Amérique.

Trois jours plus tard, à l'autre bout de la ville...

Au Sun, l'ambiance de la salle de rédaction était survoltée, comme à l'accoutumée. Partout, des téléphones sonnaient, des machines à écrire cliquetaient, des journalistes s'interpelaient.

Ce fut donc dans l'indifférence générale que le chariot du courrier arriva près du bureau de Nancy Horton, la secrétaire.

Cette dernière commença à trier le courrier avec professionnalisme :

— politique extérieure, politique intérieure, catastrophe naturelle... Oh...

Elle s'interrompt, incertaine. Bill Hill, toujours prêt à porter secours à sa ravissante collègue fut près d'elle en un clin d'oeil :

— Un souci ?

— Cette lettre... Je ne sais pas comment la classer...

— Qu'est-ce ? Une dénonciation ? Un scandale ?

— Une petite fille qui demande si le père Noël existe.

— Quoi ?

Le jeune homme prit la lettre, interloqué.

— Celle-là, on n'est pas près d'y répondre...

— Pourquoi ça ? demanda John Goose qui passait par là.

— Dire qu'on croit au Père Noël à nos âges ? On est un journal sérieux ! Celui qui répondra qu'il y croit va passer pour un demeuré et finira à la rubrique des chiens écrasés...

— Pas faux, reconnut Kathleen Jake qui s'était approchée entre temps.

En quelques minutes, la nouvelle de la lettre de la fillette avait fait le tour de la salle de rédaction.

Tant de vacarme finit par pousser Gérald Turner, le rédacteur en chef, à quitter son bureau.

— C'est quoi ce raffut ?

Nancy lui tendit la missive qu'il lut à voix haute :

CHER JOURNAL : J'ai 8 ans.

Certains de mes petits amis disent qu'il n'y a pas de Père Noël.

Papa dit : « Si vous le lisez dans le SUN, c'est que c'est vrai. »

Dis moi la vérité s'il te plait; y a-t-il un père Noël ?

115 OUEST QUATRE-VINGT-QUINZIÈME RUE.

— Vous feriez quoi, chef ? demanda Hill.

Turner haussa les épaules avec humeur :

— Que voulez-vous que je fasse ? On est un canal d'information fiable ! On est lu par des millions de gens ! Des gens qui ne croient plus au père Noël ! Des adultes ! Si on commence à faire dans le conte de fée, on va passer pour des imbéciles...

— Croire que la magie existe encore, c'est être un imbécile ? demanda Ed Norton, un jeune stagiaire.

— Ne dites pas de fadaïses et allez préparer un café !

— Vous n'y croyez pas, vous ?

Le rédacteur poussa un grondement de frustration comme tous les adultes obligés de renier leur part d'enfance pour ne pas avoir l'air stupide :

— Bien sûr que non. Quelqu'un y croit ici ?

Les occupants de la pièce se regardèrent, chacun espérant confusément que celui d'à côté oserait dire l'impensable pour ne pas avoir à dire un non trop catégorique qu'on leur extorquait depuis l'école élémentaire. Le miracle n'eut pas lieu... La peur du ridicule était trop forte.

— Bien sûr que non, chef !

— Alors oubliez ces stupidités et retournez travailler !

Pendant ce temps, chaque jour, à l'école Greenwood

— Eh, Virginia ! Alors, il ne répond pas le Sun ? demandait Will Baxter, moqueur.

— Il va répondre... !

— Ca fait déjà une semaine ! Ils vont rien répondre du tout... Ils ont dû bien se marrer et balancer ta lettre... jetai Billy Parker avec férocité .

— Ce n'est pas vrai... ! Ils vont me répondre pour Noël.

— Ben voyons ! Pourquoi ils feraient ça ? ricanait Gerards.

— Parce que c'est une question qui va dans l'édition de Noël, idiot ! Je l'ai posée trop tôt, c'est tout !

— Tu parles ! Ils ont dû hausser les épaules et la mettre à la poubelle !

En vérité, la lettre n'était pas à la corbeille mais servait de marque-page à Nancy qui n'avait pu se résoudre à la mettre au panier. Elle servait à présent à repérer les pages d'un roman romantique que la jolie secrétaire lisait à chacune de ses pauses.

Justement, c'était l'une d'entre elles. Nancy se replongea avec délice dans sa lecture et son regard tomba sur la lettre qui lui mit du baume au cœur. C'était l'effet que ce petit morceau de papier avait sur elle : il représentait pour elle la magie de l'enfance, une candeur qu'elle avait perdue et un courage que même maintenant, elle n'avait pas.

Bill Hill s'approcha d'elle :

— Tu as toujours cette lettre ?

Nancy sursauta, prise en flagrant délit de sensiblerie et leva les yeux vers son collègue. Le regard de ce dernier était dénué de moquerie.

— Je la trouve magique. Et si je pouvais..

— Tu y répondrais ?

—Je n'y crois pas du tout ! jeta la secrétaire précipitemment...

—Non, bien sûr ! jeta gauchement Hill. Moi non plus ! Je n'ai plus huit ans !

— Mais elle, oui... Tu te souviens l'effet que cela t'a fait lorsqu'on t'a ordonné de ne plus y croire ?

Evidemment que Hill s'en souvenait : Il avait eu l'impression d'être expulsé du monde de l'enfance sans préavis ni autre forme de procès. Un déchirement.

—Ils vont se payer sa tête... et la nôtre... ses camarades... et tout le pays...

— Est-ce si grave ?

Hill hocha la tête : cela faisait une vie, toute sa vie d'adulte, qu'il reniait sa part de rêve et de magie pour ne pas perdre sa crédibilité. Oui, bien sûr que c'était grave...

— Qu'est-ce qui est grave ?

Francis Church venait de les rejoindre, de retour de reportage.

— Bonjour tout le monde ! C'est bon de rentrer !

— Comment se porte le monde du côté des révoltes à

Cuba ?

— Pour l'instant, c'est l'accalmie... Mais après la guerre de secession, tout me paraîtrait calme... Alors ? J'ai raté quelque chose ?

— Une petite fille qui nous a demandé si le père Noël existait...

— et vous avez répondu quoi ?

— Que voulais-tu qu'on réponde ?

— Evidemment. Vous avez eu raison de lui dire qu'il existait.

— On n'a rien dit du tout.

— Pourquoi ?

— On va avoir l'air de quoi ?

Church hocha la tête : il est vrai que le Sun était un journal sérieux, lu par de grandes personnes mais s'il restait encore quelqu'un pour croire en la magie...

— Moi, je vais répondre, annonça-t-il avant de s'enfermer dans son bureau.

On était le 24 décembre. A l'école Greenwood, l'agitation était telle que madame Garret, l'institutrice, ne parvenait plus à ramener le calme.

— Moi, je dis que le Sun va répondre !

— Il a oublié cette lettre depuis longtemps !

— Il va dire oui !

— Il va dire non !

Dans la classe, deux camps distincts s'affrontaient désormais : les 7-9 ans qui voulaient que ce soit vrai menés par Virginia contre les 10-12 ans qui soutenaient que cela ne l'était pas avec la férocité de ceux qui ont perdu leur part de rêve et comptent bien partager cette expérience avec les autres...

— Il va écrire, s'entêtait Virginia.

Francis Church écrivait un reportage sur la situation à Cuba. Un reportage sérieux pour un journal sérieux.

Il regarda sa vieille machine à écrire qui avait traîné sur des champs de bataille et qui avaient vu tant de récits sanglants... Francis Church devait une partie de sa respectabilité et de sa crédibilité à ses reportages sur la guerre de sécession. Il leur devait une place de premier choix au journal et la possession de son propre bureau. Mais à quel prix ? Du sang, des larmes... Pour tous les autres, c'étaient des nouvelles qui arrivaient du front... Pour lui, c'était l'horreur quotidienne qu'il avait jetée sur le papier... La peur, la haine, la violence... Il les avait cotoyées chaque jour et il continuait... Les hommes se déchiraient et le monde devenait plus dur de jour en jour.. et pourtant, la chose qui effrayait le plus les gens était de croire aux seules choses qui allégeaient un peu le fardeau de l'existence.

Depuis une semaine, ce bureau avait vu défiler tous les membres de l'équipe de rédaction.

— Sérieux ? Francis, tu ne vas pas faire ça ?

— On est un journal sérieux ! Tu vas nous saborder ! On

va avoir l'air de quoi face aux concurrents ?

— Tu vas mettre ta carrière en l'air !

— Tu vas passer pour un imbécile !

— Et nous entraîner avec toi !

— Concentre-toi sur ce que tu fais le mieux, c'est un conseil d'ami...

— C'est une enfant, elle a sûrement déjà oublié...

Jusqu'au rédacteur en chef :

— Church, inutile de perdre votre temps avec ça. Je ne le publierai pas. Vous êtes un de mes plus brillants reporters, je ne vais pas vous laisser gâcher votre vie professionnelle en passant pour un gugusse...

Church retira la feuille de sa machine à écrire et respira à fond. Sa décision était prise. Pour la magie et pour cette petite fille, il allait le faire.

Gérald Turner leva les yeux de l'article que Church venait de poser sur son bureau et jeta un regard noir à ce dernier qui attendait calmement la sentence.

— Vous avez décidé de saborder votre carrière ou quoi ?

— Nous en avons déjà discuté. L'article n'est pas bon ?

— Il est excellent, évidemment. Mais là n'est pas la question.

— Est-il faux ?

— Non..

— Alors pourquoi un article excellent ne contenant

aucune inexactitude ne pourrait-il pas sortir, Gérard ?

Le rédacteur soupira : lui aussi aurait bien laissé filtrer un peu de magie parmi toute cette noirceur qu'il imprimait tous les jours mais il devait penser au journal.

— Les gens...

— Vont peut-être me traiter de dingue mais les plus intelligents verront surtout une réponse à une petite fille.

— Répondre, c'est se mettre au niveau d'une gamine de huit ans !

— Répondre, c'est se comporter en adulte face à une enfant de huit ans. Vous laisseriez votre enfant sans réponse, vous ? C'est se comporter en bon père de famille.

— Si je refuse de publier ?

— Je démissionne et je vais travailler pour un concurrent.

— Vous plaisantez.

— Pas du tout. Gérard, je veux, pour une fois, publier autre chose que des nouvelles qui font mal... C'est Noël... La magie subsiste dans le cœur d'une petite fille qui attend sa réponse... Je ne veux pas qu'elle s'éteigne là aussi. Un journal est censé propager des nouvelles mais qui a dit que ce ne devait être que les mauvaises ? Je prends la responsabilité de cet article et je m'excuserai si nécessaire... Vous n'aurez qu'à me renvoyer si cela se passe mal pour ne pas compromettre la crédibilité du journal... S'il vous plaît... Laissez-moi le faire...

Gérald Turner songea à une époque où il aurait été le premier à clamer sur tous les toits que le père Noël

existait.. où il le faisait, d'ailleurs, sans crainte des moqueries dans la cour de récréation en distribuant des articles maladroits écrits de sa main prouvant ce qu'il avançait... « L'information doit passer, coûte que coûte. »... La devise du Sun... imaginée par un petit garçon de sept ans...

Il abattit son poing sur son bureau qui craqua sous le choc.

—Après tout, si on est capable de dénoncer le scandale du sénateur Queensley, on doit pouvoir trouver le courage de répondre à une gamine ! C'est parti !

On était le matin de Noël. Virginia ouvrait ses cadeaux au pied du sapin. Le père Noël était passé mais Virginia attendait toujours sa réponse qui allait permettre à tous les autres de croire en lui . C'était son cadeau à Santa Claus.

O'Hanlon s'en voulait de lui avoir donné ce conseil. Elle serait désespérée lorsqu'elle verrait que l'édition d'aujourd'hui ne contenait pas de réponse à sa question. Et les autres allaient se moquer d'elle plus encore.

Et le père désolé guettait le facteur comme sa fille avait guetté le père Noël, souhaitant de tout cœur que le miracle se produise.

Enfin, le journal bien plié, fraîchement sorti des presses, tomba sur le perron enneigé.

O'Hanlon se rua à la porte et commença à parcourir les pages avec impatience...

Page 1 : Conflits... Page 2 : politique intérieure... Page 3 et 4 : politique extérieure..

Depuis l'intérieur, Virginia s'impatientait :

— Papa, le journal est arrivé ?

— Pas encore, chérie, cria son père depuis le perron...

Son angoisse montait.. Page 6 : les frasques du sénateur Queensley...

Allez... Un miracle...

Page 7... Son cœur fit un bond. Sur trois colonnes s'étalait un article qui s'intitulait : « Il y a t-il un père Noël ? »

— Pitié... Ne dis pas non... Ne dis pas non...

Il lut l'article qui disait ceci...

“Virginia, tes petits amis ont tort. Ils ont été touchés par le scepticisme d'une époque sceptique. Ils ne croient que s'ils voient. Ils pensent que rien ne peut exister qui ne soit compréhensible par leurs petits esprits. Tous les esprits, Virginie, qu'ils soient d'hommes ou d'enfants, sont petits. Dans ce grand univers qui est le nôtre, l'homme est un simple insecte, une fourmi, dans son intellect, par rapport au monde sans limites qui l'entoure, tel que pourrait le mesurer l'intelligence capable de saisir l'ensemble de la vérité et de la connaissance.

Oui, VIRGINIA, il y a un Père Noël. Il existe aussi certainement que l'amour, la générosité et la dévotion existent, et tu sais qu'ils abondent et donnent à notre vie

sa plus haute beauté et joie. Hélas! à quel point le monde serait triste s'il n'y avait pas de père Noël. Ce serait aussi triste que s'il n'y avait pas de VIRGINIA. Il n'y aurait donc pas de foi enfantine, pas de poésie, pas de romans pour rendre tolérable cette existence. Nous ne devrions avoir aucune jouissance, sauf dans les sens et la vue. La lumière éternelle dont l'enfance remplit le monde s'éteindrait.

Ne croyez pas au Père Noël ! Autant ne pas croire aux fées ! Tu pourrais demander à ton papa d'embaucher des hommes pour surveiller dans toutes les cheminées la veille de Noël pour attraper le Père Noël, mais même s'ils ne voyaient pas le Père Noël descendre, qu'est-ce que cela prouverait ? Personne ne voit le Père Noël, mais ce n'est pas un signe qu'il n'y a pas de Père Noël. Les choses les plus réelles au monde sont celles que ni les enfants ni les hommes ne peuvent voir. As-tu déjà vu des fées danser sur la pelouse ? Bien sûr que non, mais ce n'est pas une preuve qu'elles ne sont pas là. Personne ne peut concevoir ou imaginer toutes les merveilles invisibles du monde.

Tu peux déchirer le hochet du bébé et voir ce qui fait le bruit à l'intérieur, mais il y a un voile couvrant le monde invisible que ni l'homme le plus fort, ni même la force unie de tous les hommes les plus forts qui aient jamais vécu, ne pourrait déchirer. Seules la foi, la fantaisie, la poésie, l'amour, le romantisme peuvent écarter ce rideau et voir et imaginer la beauté et la gloire célestes au-delà. Est-ce que tout est réel ? Ah, VIRGINIA, dans tout ce monde, il n'y a rien d'autre de

réel et permanent.

Pas de Père Noël ! Dieu merci ! Il vit et il vit pour toujours. Dans mille ans, Virginia, non, dans dix fois dix mille ans, il continuera à réjouir le cœur de l'enfance. »

O'Hanlon courut à l'intérieur à toutes jambes :

— Chérie ! La réponse du Sun !

Ce matin de Noël vit la petite Virginia porter la bonne nouvelle dans toutes les maisons du quartier.

Billy Parker ne dit rien mais ne fut jamais de meilleure humeur que ce jour-là. Will Baxter, oubliant ce qu'il disait encore la veille se mit à hurler :

— Je le savais ! Je le savais !

Et il courut l'annoncer à tous ses amis.

Bob Gérards sourit et hocha la tête :

— Bien joué, O'Hanlon. Je vais le dire à ma petite sœur. Joyeux Noël.

Dans tout le pays, l'article déclençait des réactions qui n'étaient pas du tout celle que craignait le rédacteur en chef du Sun :

— Vous avez lu l'article sur le père Noël ?

— Oui, quelle jolie histoire !

— Un peu de magie à cette époque, c'est ce qu'il nous fallait...

— Dommage que les autres journaux n'y aient pas pensé...

— Le Sun est le meilleur, il n'y a pas de secret...

— Et prendre le risque de perdre en crédibilité pour combler une petite fille...

— Et rétablir la magie de Noël...

— Ca fait plaisir aux enfants...

— même si les parents savent bien que ce n'est pas vrai, c'est une jolie histoire que celle de ce vieux bonhomme...

— ...

— Quoi ? Vous y croyez encore à votre âge ?

— Moi ?... Heu... Non... Bien sûr que non ! Je suis une grande personne raisonnable !

— Vous me rassurez ! Un instant, j'ai cru...

— Mais non... quelle idée... C'est quoi ces carottes sur votre perron... ?

— Pour les rennes du père Noël...

— Quoi ?!!

— Pour faire plaisir aux enfants... Evidemment... Moi, je n'y crois pas...

— Mais vous n'avez pas d'enfants...

— ... du quartier ! Aux enfants du quartier..!

— Evidemment... En même temps... On ne sait jamais...

— Vous disiez ?

— Rien. Rien du tout.

L'article fit le tour du pays et devint célèbre. Longtemps après la disparition du Sun, on en parlait

encore. Devenue grand-mère, Virginia le donna à sa petite-fille qui le conserva précieusement dans un cahier. Il fait encore partie de nos jours du folklore de Noël en Amérique, intemporel car éveillant la part de magie qui dort dans le cœur de chacun d'entre nous.

Noël en vitrine

Jenny Rowlings inspira profondément et franchit les grandes portes.

— Tu es très bien... Tu es très élégante... Ton uniforme est parfait...

Intimidée, elle remonta le tapis rouge. Autour d'elle se pressaient de belles dames aux robes froufrouantes et de beaux messieurs aux chapeaux hauts de forme vernis. Une jeune fille vêtue comme elle s'approcha d'une riche cliente :

— Bienvenue à Macy's... Puis-je vous aider ?

Jenny tenta de mémoriser son intonation, sa posture pour les reproduire quand le moment se présenterait.

Bien sûr, elle avait déjà travaillé dans un magasin... celui de son oncle Arnie, à Buckbridge, en Arizona, 300 habitants dont 150 chevaux...

Il fallait bien reconnaître que la clientèle, composée de cow-boys et autres ranchers, ne ressemblait en rien à celle-ci... Tout comme le petit commerce aux étagères de bois ne rappelait en rien cette cathédrale de dorures et de verre emplie de meubles précieux...

Ce n'était pas un magasin, c'était une boîte à trésor...

Et l'homme élégant à l'air antipathique qui fonçait vers

elle devait en être le gardien.

— Mademoiselle Rowlings, je présume ? On vous avait dit d'entrer par la porte du personnel ! Vous êtes en retard ! Venez !

Jenny le suivit dans une petite pièce où s'affairait déjà une autre jeune fille.

— Atelier emballage cadeau, annonça sèchement l'homme. Vous y resterez de 7h du matin à 20h30, le soir. Une pause de 5 minutes toutes les heures et une plus longue de 20 minutes à midi, pour le repas. 20 minutes, pas une de plus ! Le travail doit être propre, soigné et rapide. Pas de place pour l'erreur. Je suis monsieur Podcher mais vous pouvez m'appeler monsieur Podcher. Ou mieux, ne m'appelez pas. Au travail.

L'homme disparut à la hâte.

Jenny resta immobile, un peu sonnée. Sa collègue lui sourit :

— Il ne faut pas en vouloir à Pod'vache, il est né en ayant avalé un parapluie. Je m'appelle Lina. Enchantée de faire ta connaissance. Tu verras, le travail est répétitif mais pas difficile et on a quelquefois des pourboires...

— Enchantée, je m'appelle Jenny.

— Bonjour Jenny. Excuse-moi, je vais m'absenter un instant : Rondha est malade et je la remplace...

— Je peux t'aider ?

— Pourquoi pas...?

En parlant, Lina était arrivée devant un mur de bois qui

coulissa à la grande surprise de Jenny.

— Suis-moi ! Je dois renouveler la vitrine.

Emerveillée, Jenny se retrouva dans un espace de luxe et de volupté baigné de lumière. Autour d'elle, les mannequins rivalisaient d'élégance, porteurs des derniers modèles en vogue à Paris en cette année 1874.

— C'est magnifique ! s'exclama-t-elle.

A ce moment, son regard tomba sur celui d'une pauvre femme à travers la vitre qui regardait une des robes avec envie... Bien sûr, Macy's n'était pas accessible à tous...

Des enfants passèrent en courant devant la vitrine sans lui jeter un coup d'oeil. Des passants, stressés et nerveux couraient partout, indifférents aux deux vendeuses derrière leur mur de verre.

Jenny soupira : New-York était un rêve pour elle mais pour beaucoup, ce n'était pas l'Eldorado tant espéré.

A Buckbridge, lorsque quelque chose de triste flottait dans l'air, on organisait la fête de la citrouille ou on chantait toute la nuit, ou on décorait toute la ville pour Noël...

— Quand décorez-vous le magasin ? demanda la jeune fille.

— Pour quoi faire ?

— Pour Noël !

— On ne décore rien pour Noël... Les gens décorent leur maison...

— Mais ce serait féerique ! Cela permettrait aux gens de

se détendre un peu...!

— Mais la direction ne le permettra pas.

— Quel dommage !

A ce moment, une troupe d'enfants en uniformes longea la vitrine.

— Qui est-ce ? demanda Jenny.

— Les orphelins de Sainte-Cécile... L'orphelinat est en grande difficulté... Je retire ce que j'ai dit : tout le monde n'aura pas de décorations à Noël. Ni de Noël, d'ailleurs...

Jenny se redressa, décidée:

— Dis-moi où se trouve le bureau de Peau de v... Podcher...

Aristide Podcher faillit s'étrangler de fureur :

— C'est votre premier jour ici, vous avez déjà du retard et vous en perdez encore pour des âneries ?

— Ce ne sont pas des âneries ! Mon oncle, à Buckbridge décore toujours son magasin...

— Vous m'en voyez ravi ! Qu'il continue ! Et vous, continuez votre travail !

Lina quitta le bureau plus déterminée que jamais.

Le froid était glacial sur la place Rockefeller.

Jenny souffla dans ses doigts gelés et remonta son col. Courage. Elle y était presque.

Le magasin de jouets était presque aussi grand que Macy et aussi luxueux. Un homme guindé vint l'accueillir :

— Je peux vous aider ?

— Je voudrais voir votre patron.

— Monsieur Peters est très occupé...

— Dites-lui que j'ai une proposition à lui faire...

Monsieur Peters leva la tête de son registre et toisa la jeune fille depuis son bureau d'ébène.

— Résumons, mademoiselle... Vous voulez que je vide mes rayonnages à une semaine de Noël afin que le 25 décembre, jour d'affluence, tous mes jouets soient bloqués dans une vitrine chez Macy's ?

— Pas tous, bien sûr... Une petite partie...

— Vous savez combien coûtent des livreurs le jour de Noël ? Ajouté au manque à gagner s'ils quittent mon magasin et tout ça pour quoi ? Faire plaisir à des orphelins ?

— Et aux autres aussi... Cela mettrait un peu de magie dans cette fête...

— C'est honorable de votre part et de celle de votre patron, mademoiselle... car je suppose que votre patron vous envoie ?

— Bien sûr !!!!

Un homme en costume entra avec précipitation :

— Monsieur, pourriez-vous me signer...? Pardon...

J'ignorais que vous aviez de la visite..

— Mademoiselle partait...

— Non !

— Pardon ?

— Je veux dire... Vous ignorez ce que vous allez perdre !

— Moi, je vais perdre quelque chose ?

— Playfull est un incontournable de Noël, il est vrai mais il a de nombreux concurrents... Votre clientèle est réduite par rapport à celle de Macy's et bien sûr à la totalité de la population de New York...

— Eh bien ? Je ne vois pas...

— Imaginez... Une vitrine... comme il n'en existe nulle part... Pas une devanture de magasin de jouets ou autre... Un espace uniquement destiné à donner du rêve et à éveiller la part d'enfance qui sommeille en chacun de nous... Un espace d'évasion offert à tous gratuitement...

— ... par Playfull, acheva monsieur Peters, soudain intéressé... Je marche si j'ai droit à une grande pancarte en plein milieu...

— Alors cela ne marchera pas...

— Pourquoi ?

— Que serait la Joconde avec le nom de Léonard de Vinci placardé sur la figure ? Si vous faites ça, les gens vont penser "Playfull fait de la publicité... C'est joli mais il espère juste nous vendre ses jouets"...

— Que suggérez-vous alors ?

— Une cartelle élégante et discrète, en lettres d'or, comme la signature d'un grand maître au coin de son oeuvre... Les gens seront émerveillés et voudront savoir à qui ils doivent ce moment de grace... Ils chercheront et trouveront votre nom, bienfaiteur discret de leur bien-être qui a pris le risque de ne pas se faire connaître pour ne pas gâcher leur plaisir...

— Mais c'est une excellente idée ! s'enthousiasma soudain monsieur Peters. Je vais vous faire passer des poupées, des vélos, des dinettes...

— Attendez !

— Attendre quoi ?

— Il faut que cela compose des scènes : les poupées doivent prendre le thé avec les ours polaires... comme une petite scène de théâtre...

— Bien sûr, bien sûr... marmonna monsieur Peters, tout à la projection de son formidable coup médiatique... Voyez ça avec Perkins et Roby...

L'homme au costume se leva :

— Roby, c'est moi. Je vais vous mener à Perkins...

Jenny traversait le couloir sur un petit nuage.

Roby sourit doucement :

— Complètement folle.

— Je vous demande pardon ?

— Savez-vous la pagaille que vous allez déclencher lorsque le matin de Noël, Macy's va sommer mon patron de reprendre sa marchandise ? Il va être furieux !

— Comment savez-vous que Macy's ne sait rien ?

— Vous êtes sous les ordres de Podcher Peau de vache, n'est-ce pas ? Ma belle-soeur travaille là-bas... Chaque fois que je vais acheter quelque chose et que je croise ce monsieur, il ne se gêne pas pour me faire sentir que je n'ai rien de commun avec la clientèle huppée de son magasin et que je devrais avoir honte de travailler dans un secteur qui n'est, je cite : “que stupidités et billevesées”. Il a horreur de Noël, des jouets et des enfants... C'est lui qui gère les vitrines et vous voudriez me faire croire qu'il est d'accord avec cette idée ?

— Bon... D'accord, il ne sait rien... et je ne veux pas nuire à votre patron mais il faut vraiment que je le fasse...

— Vous allez être renvoyée et je ne parle pas de vos ennuis si des jouets sont abîmés pendant le transport... ou si mon employeur vous demande de rembourser son fameux “manque à gagner”.

— Je sais... Mais je veux vraiment le faire.

— Pourquoi ?

Jenny hésita.

— Pourquoi ?

— Lorsque j'avais cinq ans, mes parents sont morts dans un accident de voiture. J'ai été envoyée dans un orphelinat, à Washington et j'y suis restée plus de trois ans. Il n'y avait jamais de fête ou de moment qui aurait pu nous faire croire qu'il existait autre chose qu'un monde morne et gris. Puis un homme m'a adoptée.

Je l'appelle l'oncle Arnie... et j'ai retrouvé les merveilleux Noël que je vivais lorsque j'étais enfant... des moments où le temps s'arrête et où la vie paraît soudain mille fois plus belle...

— Vous prenez d'énormes risques, répéta doucement l'homme.

— Mon père disait toujours : “Un moment de magie, ça n'a pas de prix.”

Roby soupira :

— Rentrez chez vous. Pour que ça réussisse, il faut que vous installiez tout dans la nuit du 24, après la fermeture du magasin. Je serai là-bas avec les jouets et les guirlandes à 23 heures précises.

— Les guirlandes ?

— Vous voulez créer une féerie de Noël sans sapin et sans décorations de Noël ? Je me charge de tout...Y compris de soudoyer le policier qui fait ses rondes... C'est un copain... Il pourra même nous donner un coup de main...

Le matin du 25 décembre, lorsque monsieur Podcher s'approcha de son lieu de travail; il fut stupéfait par la foule qui se pressait devant le magasin.

Se frayant un chemin à grand-peine, il fut plus étonné encore de voir le contenu des vitrines.

Tous les mannequins avaient disparu, remplacés par des poupées joliment arrangées qui prenaient le thé avec des ours polaires, des lutins faisaient de la luge dans un

décor de neige...

Les enfants, émerveillés, riches ou pauvres, pointaient leur doigt avec la même émotion vers des détails qu'ils venaient de découvrir...

— Tu as vu l'écureuil ?

— Regarde ! Il y a même du thé dans la tasse...

Podcher se rua dans le magasin bondé et fonça sur Jenny qui servait un client.

— Mademoiselle ! Vous m'avez désobéi en faisant ce.. cette.. Vous êtes renvoyée ! Veuillez rendre vos affaires immédiatement et...

— Pourquoi cela ? Je ne pense pas que faire de la publicité au magasin soit un crime...

Podcher se tourna, excédé :

— Je ne vois pas en quoi ça vous regarde... Oups... Bonjour monsieur Radcliff...

— Dans la mesure où ce magasin m'appartient, rétorqua l'homme calmement, je pars du principe que cela me regarde. L'idée est excellente. Tout le monde en est heureux. C'est un travail remarquable... J'espère, mademoiselle, dit-il en se tournant vers Jenny, que la vitrine de l'année prochaine sera plus belle encore...

— Je ne pense pas que cela soit possible car je viens d'être renvoyée...

— Considérez que vous venez d'être réembauchée à la direction des événements festifs du magasin. Vous serez responsable des vitrines et de la décoration.

— Mais... c'est mon travail ! protesta Podcher.

— Vous êtes déjà chef du personnel... Ce cumul de tâches vous stresse beaucoup trop mon pauvre ami... A compter de ce jour, chaque année, Macy's fera les plus belles vitrines de Noël de New York... et je décorerai moi-même le sapin de la prochaine.

Jenny se tourna vers Roby:

— C'est un succès... Votre patron va être content. M'aidez-vous l'année prochaine...?

— Avec plaisir... A condition que vous me laissiez ajouter des rennes volants...

La nuit avant Noël

Encadrées par de grandes colonnes blanches, les baies vitrées de l'immense demeure brillaient d'une douce clarté dorée. L'une d'entre elles laissait apercevoir un sapin majestueux richement décoré.

Au salon, ce n'était que rires et bavardages mondains.

En ce réveillon de Noël, Clément Clark Moore passait un bon moment en famille avec quelques amis très distingués.

— Vraiment, s'écria tout à coup le major Thompson, je ne vous comprendrai jamais, mon ami! Accepter ainsi de voir la terre de vos ancêtres morcelée ! Chelsea est un domaine d'une telle beauté ! Comment avez-vous pu commettre une hérésie pareille ?

— C'est vrai, reprit miss Virginia Langdon, une si belle propriété vendue par petits morceaux...!

Clément Moore poussa un profond soupir : cette question le torturait...

— Ce n'est pas comme si on m'avait laissé le choix !

— On a toujours le choix!

— J'avais celui de voir mon domaine disparaître sous la neuvième avenue et construit sans mon assentiment ou celui de choisir ce qu'il allait devenir... Si Chelsea doit

devenir un quartier, je veux que ce soit le plus beau de la ville, peuplé de gens honnêtes et respectables, empli de jardins et de belles résidences et pas un coupe-gorge nauséabond infesté de coupe-jarrets en tous genres !

Le silence se fit : évidemment, vu sous cet angle...

Miss Harriet se racla la gorge :

— Je crois que l'ambiance n'est plus au beau fixe... C'est Noël... Ne pourrions-nous pas trouver sujet de conversation plus plaisant ?

— Bien sûr ! approuva Edward Harton, que pensez-vous de la doctrine Monroe ?

— Tout-à-fait d'accord, approuva le major, l'Europe n'a pas à se mêler de nos affaires...

Clément Moore se leva :

— Je vous prie de m'excuser... Je vais voir ce que font mes enfants...

— Bien sûr, c'est tout naturel, répondit miss Langdon.

— Naturel ? s'étonna le major. Comme si s'occuper de ses enfants était naturel ! C'est à la femme de s'occuper de la descendance et à l'homme de...

Miss Harriet ressentit tout-à-coup le besoin irrépressible de se joindre à son hôte. Elle ouvrit quelques portes et assista soudain à un ravissant spectacle : Clément Moore était assis dans un fauteuil près de la cheminée. Ses six enfants avaient abandonné leurs jeux, qui, son cheval à bascule, qui, sa poupée et sa dînette, qui, son livre, qui, son cerceau et qui, son landeau pour s'asseoir sur le sol autour de leur père.

Ce dernier sourit :

— Je vous ai préparé une petite surprise...

— Des bonbons, père ? demanda la plus gourmande.

— Non... Ceci.

Il sortit une feuille de papier de sa poche.

— J'ai écrit ceci en pensant à vous. Etes-vous prêts à écouter ?

S'il en est bien une qui était prête à écouter, c'était bien miss Harriet.

— Je commence :

La visite de Saint Nicholas

C'était la nuit avant Noël, quand dans toute la maison

Pas une créature ne bougeait, pas même une souris ;

On avait accroché les bas devant la cheminée,

Dans l'espoir que Saint-Nicolas soit bientôt là ;

Les enfants étaient bien au chaud dans leurs lits,

*Tandis que des visions de prunes en sucre dansaient
dans leurs têtes ;*

Et maman avec son foulard, et moi avec mon bonnet,

venions de nous installer pour une longue sieste d'hiver,

Quand, sur la pelouse, il y eut un tel fracas,

que j'ai sauté du lit pour voir ce qui se passait.

*Je me suis précipité à la fenêtre comme un éclair,
j'ai déchiré les volets et j'ai jeté le battant.*

La lune sur le sein de la neige fraîchement tombée

donnait l'éclat du midi aux objets du dessous,

Quand, ce qui à mes yeux émerveillés devait apparaître,

Un traîneau miniature et huit petits rennes,

*Avec un petit conducteur âgé, si vif et rapide,
que j'ai su en un instant que ce devait être St. Nick.
Plus rapides que des aigles, ses coursiers arrivaient,
Et il sifflait, et criait, et les appelait par leur nom ;
"Maintenant, Dasher ! maintenant, Dancer !
maintenant, Prancer et Vixen !
Allez, Comète ! Allez, Cupidon ! Allez, Donder et Blitzen
! Au sommet du porche ! Au sommet du mur !
Maintenant, partez en courant, partez en courant, partez
tous en courant !"
Comme des feuilles sèches qui volent devant l'ouragan
sauvage,
lorsqu'elles rencontrent un obstacle, s'élèvent vers le
ciel ;
Ainsi, les coureurs s'envolèrent jusqu'au sommet de la
maison,

Avec le traîneau plein de jouets, et Saint-Nicolas aussi.
Et alors, en un clin d'oeil, j'ai entendu sur le toit
Les cabrioles et les coups de pattes de chaque petit
sabot.
Comme je rentrais dans ma tête, et que je me retournais,
Saint-Nicolas est descendu d'un bond par la cheminée.
Il était habillé de fourrure, de la tête aux pieds,
Et ses vêtements étaient tout ternis de cendres et de
suie ;
Un paquet de jouets qu'il avait jeté sur son dos,
Et il ressemblait à un colporteur qui ouvre son sac.
Ses yeux, comme ils brillaient ! Ses fossettes, comme
elles étaient gaies !
Ses joues étaient comme des roses, son nez comme une
cerise !*

*Sa drôle de petite bouche était dressée comme un arc.
Et la barbe de son menton était aussi blanche que la
neige ;
Le bout d'une pipe qu'il tenait serré entre ses dents,
Et la fumée entourait sa tête comme une couronne ;
Il avait un visage large et un petit ventre rond,
qui tremblait quand il riait, comme un bol de gelée.
Il était potelé et dodu, un bon vieux lutin,
Et je riais quand je le voyais, malgré moi ;
Un clin d'oeil et une torsion de la tête,
m'ont vite fait comprendre que je n'avais rien à craindre
Il n'a pas dit un mot, mais est allé directement à son
travail,
Et a rempli tous les bas, puis s'est retourné d'un coup
sec,
Et posant son doigt à côté de son nez,
Et d'un signe de tête, il s'éleva par la cheminée ;
Il a sauté sur son traîneau, a donné un coup de sifflet à
son équipe,
Et ils s'envolèrent tous comme le duvet d'un chardon,
Mais je l'ai entendu s'exclamer, avant qu'il ne
disparaisse,
"Joyeux Noël à tous, et à tous une bonne nuit."*

Les enfants étaient ravis. Clément se leva pour les laisser à leurs jeux et referma doucement la porte derrière lui... tombant ainsi sur miss Harriet.

— C'était si beau... si magique ! Comment avez-vous eu cette idée étrange ?

— Je vous l'ai dit très chère... Je l'ai vu sur la pelouse...

— Très drôle ! Permettez-moi d'en parler à un rédacteur de mes amis et votre poème fera le tour du monde !

— Sûrement pas. Je l'ai écrit pour qu'il reste privé !

Mais miss Harriet ne sut garder le secret et transmit le poème à un journal. Le succès fut phénoménal et le poème servit de base à l'image du père Noël moderne.

Au chœur de Noël

Le 44 de la 84ème avenue, à New-York était assurément le plus vieux bâtiment de la ville. Nul n'aurait pu dire qui avait construit cet édifice de briques rouges à l'aspect austère et à l'esthétique discutable ou si son immense porte aux vitraux martelés étaient d'origine .

Tout ce qu'on aurait pu vous dire, c'est que de mémoire de New-yorkais, cet édifice à l'architecture peu originale depuis que New York était New York, abritait l'orphelinat Sainte-Cécile des anges purs et radieux du paradis sous la protection du seigneur tout-puissant.

On ignorait totalement qui avait baptisé ainsi cette noble institution et après tout, ce n'était pas pire que les habitants de ce petit hameau de cahutes qui avaient appelé dans un excès d'optimisme leur modeste habitat “*Pueblo de Nuestra Señora la Reina de Los Ángeles del Río de Porciuncula* “ (Le **village** de Notre- Dame la Reine des Anges de la **rivière** de Porcioncule) , nom qui s'était raccourci au fur et à mesure que la ville grossissait et qui avait vu cette dernière devenir si énorme que certains avaient décidé de l'appeler L.A dans un souci de concision ultime. Pour les autres, elle n'était plus que Los Angelès, ce qui, reconnaissons-le, était plus rapide à

écrire et ne nécessitait pas l'utilisation d'enveloppes de 52 centimètres de côté ce qui était autrement plus bénéfique pour la déforestation planétaire.

Était-ce dans un souci aussi écologique que l'honorable institution dont il est ici question ne s'appelait plus que Sainte- Cécile ? Nul n'aurait su le dire, pas même mademoiselle Petit-Renard, la directrice.

Prudence Petit- Renard était un monument à elle toute seule: lorsqu'on la voyait pour la première fois, on ne voyait qu'une petite bonne femme, toujours vêtue de manière sobre et discrète. Qui aurait pu se douter que cette jeune femme avait vécu d'extraordinaires aventures ? Petite-fille de colons qui avaient vécu la ruée vers l'or et avaient fini par se fixer en Arizona avec la bénédiction des Apaches, elle était le fruit des amours d'un guerrier apache et de la fille de la famille qui l'avaient appelé Little Fox. Cependant, au moment de l'enregistrement, l'employé avait commis une erreur et pensé que Little Fox était le nom de famille. C'est ainsi que Little Fox O' Hara était devenu mademoiselle Petit-Renard ce qui ne manquait pas de poser problème lorsqu'on lui demandait son prénom.

Sa meilleure amie, Juliette Parker, une vieille dame rencontrée à la bibliothèque de Buckbridge, lui avait conseillé de choisir prudemment car ce serait un prénom qui la suivrait toute sa vie. Elle avait donc décidé en accord avec ses parents, de s'appeler Prudence car on ne pouvait pas se montrer plus prudente que ça.

Prudence à trois ans savait monter un cheval et rattrapper un taureau à la course. Dans les années 80, elle était

devenue journaliste et avait découvert l'orphelinat Sainte-Cécile dirigé par un très vieux monsieur qu'elle avait pris en amitié. A sa mort, elle avait décidé de prendre sa suite.

Juliette, qui avait trouvé l'idée charmante avait payé le bâtiment rubis sur l'ongle et un nouvel âge d'or avait commencé pour les petits pensionnaires de Sainte-Cécile.

En dix ans, trente enfants étaient passés par là, recevant l'amour et les soins dont ils avaient besoin pour se lancer dans la vie. Les plus vieux avaient commencé à travaillé et étaient partis mais ils revenaient souvent pour revoir Prudence et leurs frères et soeurs.

Prudence en avait fait sa famille. Chacun de ces enfants était le sien et elle se souvenait des moindres détails sur chacun d'entre eux.

Dix ans qu'elle s'acquittait de cette noble tâche avec amour et bonne humeur... mais toutes les bonnes choses ont une fin.

Assise derrière son bureau, la jeune femme écoutait un monsieur important de New-York lui expliquer pourquoi Sainte-Cécile devait fermer ses portes avec tact et diplomatie.

— Ce bâtiment m'appartient. Vous devez partir vite fait.

— Mais non, il appartient à mon amie Juliette...

— Ma mère est morte la semaine dernière. Le bâtiment est à moi. Vous devez partir.

Prudence s'affaissa dans son fauteuil, ne sachant laquelle

des deux nouvelles était la plus horrible. Elle choisit de se concentrer sur la préservation de Sainte-Cécile. Peut-être restait-il un espoir de ce côté?

— Votre mère adorait cet endroit...

— Et le café froid. C'est pas pour ça que je vais m'y mettre...

— Vous ne pouvez pas faire ça! Il y a huit enfants ici ! Où iront-ils?

— Dans des orphelinats, il y en a plein en Amérique...

— Je vous en supplie ! On doit pouvoir s'arranger !

— Vous n'avez qu'à le racheter...

Le coeur de la jeune femme se gonfla d'espoir :

— Mais oui! Dites-moi votre prix !

— Un million de dollars...

— Quoi ? Mais ce bâtiment ne vaut pas plus de cent-mille dollars!

— Le quartier se développe : si je le fais démolir et que je construis un hôtel, vu la proximité avec le théâtre et Central Park et la vue sur la statue de la liberté, c'est le Jackpot!

— Mais nous sommes un orphelinat ! Où voulez-vous que nous trouvions une somme pareille ?

— Je ne veux rien de tel, je veux que vous partiez ! Dans une semaine.

— Non.

— Pardon ?

— C'est la trêve hivernale. Vous ne pouvez pas nous jeter dehors en plein hiver...

— Je vais me gêner...

— Oui car c'est la loi. Renseignez-vous.

L'homme se tortilla sur sa chaise, déstabilisé.

— C'est ce que je vais faire... Faites-moi confiance !

— C'est ce que je vais faire... Faites-moi confiance !

De l'autre côté de la porte, le jeune John Peterson était affolé.

Il courut aussi vite que ses petites jambes le lui permettaient et pénétra dans ce qui ressemblait à une salle de jeux.

— Darly! Darly! Un méchant monsieur veut nous faire partir d'ici !

Une fillette le regarda, agacée:

— qu'est- ce que tu racontes encore? J'en ai assez de tes blagues, Johnny.

— C'est vrai, approuva un jeune garçon, tu es lourd.

Darly sourit :

— Tu as dû mal comprendre...

— Le vilain monsieur a dit “Partez” et mademoiselle Little Fox a dit “il y a la grève générale”.

Le coeur de Darly se glaça :

— Tu veux dire “la trêve hivernale” ?

— C'est ça, c'est ce qu'il a dit... Qu'il voulait un million de dollars !

— Il est timbré, ce mec, lâcha un ado au fond de la classe.

— Horace ! gronda Darly.

— Il est complètement dément, ce pauvre homme, corrigea Horace, c'est mieux ?

Darly secoua la tête : du haut de ses douze ans, elle tenait la dragée haute à Horace, 15 ans et Burt, 14 ans, tant ses connaissances et son intelligence les impressionnaient.

— C'est quoi “la trêve...”? demanda la petite Daisy.

— Un moment de l'hiver qui fait qu'on ne peut pas nous chasser ...

— Mais alors, après...

— On pourra le faire, dit Prudence qui venait de rentrer.

— Qu'est-ce qu'on va faire? demanda John, au bord des larmes.

— C'est clair que c'est n'importe quoi, dit Daisy avec le bon sens de ses dix ans. C'est notre maison : on ne peut pas nous la prendre...

Prudence retint ses larmes :

— Je crains que ce ne soit pas aussi simple mais la partie n'est pas perdue : on va trouver une solution.

— Une solution pour quoi ? demanda Tim, 9 ans qui venait d'arriver avec quatre autres.

— Pour ne pas partir d'ici, lâcha Horace.

— Je ne veux pas partir d'ici ! s'affola la petite Betsy, 6 ans.

— Moi non plus, affirma Peter, dix ans.

— On va trouver, répéta Prudence. On va trouver.

Prudence ne pouvait pas dormir: où trouver un million de dollars ? Que pouvaient faire les enfants? Fabriquer des objets ? Ils n'étaient guère habiles... L'angoisse était insoutenable... Elle repensa à son père qui, lorsqu'il était stressé partait chevaucher plus de deux heures dans les contrées arides du désert de Sonora... Elle n'avait pas de cheval... ni de désert...

Son regard tomba sur le piano que lui avait offert sa mère... Jouer lui avait toujours apporté calme et sérénité... C'était le pouvoir de la musique... mettre du baume au coeur et effacer pour un moment tous les problèmes...

Elle sursauta : Tout le monde avait besoin de détente et de déposer un instant le fardeau de ses soucis... Une musique... une chanson bien choisie... On ne pouvait pas porter un piano dans la rue mais si les enfants chantaient... Un spectacle de rue ! C'était la solution!

On épargnera au lecteur pressé les répétitions fastidieuses et frustrantes des trois semaines qui suivirent... Les moments de doute et de crise... Les cris de John qui n'arrivaient pas à retenir les paroles...

L'attitude butée de Burt qui trouvait ce chant ridicule...
Les pleurs de découragement de Daisy... La voix fausse
bien qu'appliquée de Darly... La tenacité des enfants qui
voulaien y arriver coûte que coûte...

A la fin de ces trois semaines pour le moins animées, la
chorale de Sainte-Cécile était prête à se produire en
public...

Prudence installa sa petite troupe sur le trottoir : le
choeur d'enfants ravit aussitôt le coeur des passants.

Certains s'arrêtaient pour déposer une piécette dans le
panier...

Ils n'étaient pas là depuis plus de vingt minutes qu'un
homme imposant vint les chasser :

— Partez ! Vous n'avez rien à faire là ! C'est mon coin
ici !

— Mais le trottoir est à tout le monde ! protesta
Prudence.

— Partez tout-de-suite! C'est mon coin ! répéta l'homme.

Un policier arriva, alerté par le bruit :

— Que se passe t-il, ici ?

— Cette fille et ses gosses sont sur mon coin...

— Quel coin ? C'est n'importe quoi ! protesta la jeune
femme.

— Monsieur est en règle, dit le policier en rendant ses
papiers à l'homme. Il a un permis de vagabondage et de
mendicité en règle. Où est le vôtre ?

— Mais nous ne vagabondons pas ! protesta l'interpelée,

furieuse. Et nous ne mendions pas.

— Que faites-vous alors ?

— Nous chantons pour gagner de l'argent pour pouvoir garder notre orphelinat...

— Très émouvant mais avez-vous un permis de vente ?

— Non...

— Alors vous ne pouvez pas rester ici.

— Comment obtient-on un permis de vente ?

— C'est impossible pour vous, circulez !

— Dites toujours !

— Vous ne pourrez pas en obtenir un : il faut être un professionnel...

— Et comment devient-on un professionnel ?

— Si vous êtes payé.

— Mais si on ne peut pas être payé, comment devenir un professionnel ? On n'en sortira pas !

— vous n'allez qu'à vous plaindre auprès du préfet ! jeta le policier, excédé.

— C'est lui qui peut nous donner l'autorisation ?
demanda Prudence, intéressée.

— Oui! Circulez maintenant !

Prudence rassembla les enfants et marcha d'un pas rapide vers le centre-ville.

— Où on va ? demanda Daisy.

— A la préfecture.

La préfecture était un grand bâtiment froid et impersonnel. Prudence avisa le portier :

— Bonjour, je voudrais parler à monsieur le Préfet.

— Monsieur le Préfet est occupé.

— Je le comprends, mais c'est très important !

— Moi aussi mais il ne peut vous recevoir ! Veuillez partir ! Monsieur ne reçoit pas aujourd'hui.

— Je ne partirai pas sans l'avoir vu !

— Veuillez vous en aller !

Prudence s'assit par terre imité des enfants.

— Nous attendrons !

— Ah ça, il n'en est pas question ! Sécurité !

Deux hommes arrivèrent et entreprirent de déloger les intrus de force. L'opération ne se passait pas sans peine : pendant plusieurs minutes, ce ne fut que cris, bousculades et protestations. Finalement, Prudence fut brutalement rejetée dans la rue voisine avec sa jeune cohorte.

Elle se redressa, essoufflée :

— Tout va bien ?

— Evidemment, dit Kurt. Ils étaient même pas costauds d'abord.

— J'ai eu peur, dit Daisy.

— Moi aussi, gémit John.

— Vous allez pas pleurer comme des bébés ! protesta Horace.

— On devrait laisser tomber, dit Tim. Ils sont trop forts. On reessaiera une autre fois...

— Quand ça ? jeta violemment Horace. Quand nous aurons tous atterri dans des orphelinats aux quatre coins du pays ? C'est maintenant ou jamais!

— Tu as raison, approuva Prudence. J'y retourne.

— Riche idée... Bravo...!

Une voix moqueuse venait de s'élever du fond de la ruelle :

— Vous faire arrêter les protégera sûrement!

Un jeune homme en complet veston et au sourire ironique venait de sortir de l'ombre.

— Qu'est-ce que vous en savez ? demanda Prudence. Et qui êtes-vous d'abord ?

— Clarence Perkins Jr, reporter. Et je vous remercie d'exister. Mon journal m'a refilé la corvée de trouver l'histoire la plus pathétique de l'année pour en faire un feuilleton de Noël. Je sens que cela va être un chef-d'oeuvre de sensiblerie bête.

— Qui vous dit que j'accepte ?

— Liberté de la presse. Je peux dire ce que je veux. Vous coopérez, je paie. Vous ne coopérez pas, c'est la même chose mais je ne paie pas.

— Vous ne pouvez pas faire cela, c'est une atteinte à la vie privée !

— Faire un esclandre sur la voie publique n'est pas ce que j'appellerai un acte privé. En outre, pour se défendre, il faut PAYER un avocat et vous n'avez pas d'argent à perdre. Juste à gagner.

— Combien ?

— Huit dollars l'épisode. Si les épisodes sont intéressants, vous pouvez vous faire jusqu'à 60 dollars.

— Je prends. Ca veut dire que vous allez nous suivre partout ?

— Exact. Suite des opérations ?

— Puisque vous êtes là, vous pourrez vous occuper des enfants si on me mène au poste... J'y retourne.

Donald Ford et Michael Tribs n'étaient pas de méchants hommes ; Le premier était un ancien policier qui avait accepté d'assurer la sécurité de la préfecture car il ne s'y passait jamais rien et qui avait ainsi trouvé le moyen de passer une pré-retraite peinarde.

Michael Tribs était un tout jeune officier de police placé là en attendant de faire son baptême du feu à l'extérieur.

Jusqu'à présent, ce poste à la préfecture avait semblé aux deux hommes répétitif et ennuyeux. A présent, il était toujours répétitif mais plus du tout ennuyeux.

— Mick, dis moi que la folle n'est pas revenue...

— Elle est toujours là !

— Ca fait plus de trente fois qu'on la mène au poste...!

— Non, trente-deux, j'ai compté.

— Tu comptes la fois où elle s'est enfuie ?

— Non. Ca fait trente-trois, alors...

Les deux hommes retournèrent saisir Prudence chacun par un bras dans un geste devenu routinier.

Cette dernière hurlait :

— Pour sauver notre orphelinat, nous demandons le droit de chanter ! Le préfet doit nous entendre ! Nous demandons le droit de chanter !

Les deux hommes l'emportèrent sans pouvoir l'arrêter de hurler.

— Ce n'est pas juste ! hurlait la jeune femme ! Les pères Noël de Macy's ont le droit de rester sur le trottoir pour collecter des fonds, les miséreux pour mendier, les vendeurs de journaux pour vendre leur gazette ! Pourquoi n'aurions-nous pas le droit de chanter ?

Les personnes croisées étaient partagées :

— C'est vrai, c'est injuste !

— Donnez-lui ce qu'elle veut et faites-la taire !

— Si son chant est aussi mélodieux que ses hurlements, je propose qu'on la paie à se taire !

Arrivés au commissariat, les deux hommes déposèrent leur bruyant fardeau avec un soupir de lassitude :

— Arnie, à toi de jouer.

Le gros officier assis à la réception poussa un profond soupir :

— Encore ? !!! Menez-la en cellule... Vous connaissez le

chemin...

— Mais tu ne pourras pas la garder...

— Pas plus d'une heure... Vous connaissez la règle... Vous la voyez passer devant un juge parce qu'elle était assise devant la préfecture ?

— Evidemment... Mais ça fait une semaine que ça dure ! gémit Donald. Je n'en peux plus...

— A qui le dis-tu, soupira Arnie. Pour un peu, j'irai moi aussi m'asseoir devant la préfecture pour qu'elle ait ce qu'elle veut et ne plus avoir à la voir...

— Je peux t'emprunter tes menottes? demanda Michael, en désignant une paire posée devant eux. Ce sera plus simple pour la ramener ici dans deux heures...

— Pas celles-ci ! On a perdu la clé...! Menez-la en cellule et savourons notre heure de tranquillité.

Bizarrement Prudence se laissa faire et s'assit sagement en cellule.

Moins de deux heures plus tard, l'horrible manège recommençait devant la préfecture.

Ford, qui venait juste de s'asseoir poussa un grondement de désespoir :

— C'est pas vrai ! C'est un cauchemar ! Sur ce coup- là, vas-y tout seul!

Michael revint moins de cinq minutes plus tard.

— Je n'ai rien pu faire.

— Cette femme est un poids plume ! Tu exagères !

— Elle s'est menottée à la grille.

Ford gémit:

— Pas avec les menottes...

— Dont on a perdu les clés. Ce sont bien elles.

Clarence Perkins se baissa pour être à la hauteur de la jeune femme :

— Menottée à la grille ! Vous savez que vous êtes étonnante ? Grâce à vous, mon reportage va être un chef-d'oeuvre.

— J'en suis ravie mais je ne veux pas de votre reconnaissance.

— Que voulez-vous alors ?

— Une augmentation.

— Soixante dollars, c'est bien payé.

— J'en veux soixante-dix.

— Soixante-cinq. Pas un penny de plus.

— Ca marche. Excusez-moi... (se remettant à hurler) : nous voulons le droit de chanter !!!

Le préfet excédé, se mit à sa fenêtre :

— Ce n'est pas vrai ! Encore vous ? Pourquoi n'êtes-vous pas au poste ?

— J'en reviens... et comme vos deux gorilles arrivent, j'y retourne...

— Et vous reviendrez dans deux heures, soupira le

préfet...

— Exact.

— Sauf si je porte plainte pour harcèlement ! Auquel cas...

— J'irai en prison et vous aurez huit orphelins seuls au monde par votre faute juste parce que vous avez refusé de nous laisser une chance de sauver notre orphelinat en chantant sur le trottoir... A quelques jours de Noël...

Le préfet soupira :

— C'est d'accord... Vous l'avez votre autorisation... Mais quittez mon perron !

Sur le chemin de l'orphelinat, Prudence marchait sur un petit nuage :

— C'est bon! On va y arriver ! Mais vous ne m'avez pas du tout aidé ! Lança t-elle tout à coup au journaliste.

— J'étais censé le faire ?

— Quitte à me suivre partout, vous pourriez vous rendre utile !

— Je suis là pour rapporter l'information. Si elle consiste à dire que vous êtes passée sous un fiacre, je la rapporterai telle quelle...

Prudence baissa les yeux :

— Evidemment...

— Et maintenant, qu'allez-vous faire?

— Ne vous inquiétez pas, jeta t-elle, glaciale, vous en

aurez pour votre argent.

La petite chorale se produisait vingt heures par jour sur la 18eme avenue mais l'argent se faisait rare. Les gens, d'abord intéressés, évitaient désormais de passer par là...

Prudence comprit la nature du problème :

— Nous n'avons pas assez de chants entraînants... Il faut en apprendre de nouveaux...

— Comment on va faire ? demanda Daisy.

— Il faut aller là où on en chante, décida Darly.

— Où ça? demanda John.

— Au théâtre, répondit Darly.

— On n'a pas d'argent pour rentrer, idiote, rétorqua Kurt.

— On peut toujours s'en procurer, proposa Horace.

— Horace, s'indigna Prudence, pas question de voler !

— Mais ce serais pour la bonne cause !

— Si cette situation fait de vous des voleurs, alors, j'aurai vraiment tout raté !

Horace soupira :

— Okay...

Au théâtre, de beaux messieurs et de belles dames attendaient leur tour devant un beau guichet doré aux rideaux de velours.

Ce fut bientôt le tour d'un jeune garçon un peu

dépenaillé....

— Un ticket, s'ïou plaît...

Le guichetier, très guindé, fronça les sourcils :

— Où sont vos parents, jeune homme ?

— Je peux rentrer tout seul, j'ai quinze ans !

— Je crains de ne pouvoir faire cela...

— Parce que je fais pas partie de la haute, c'est ça ? On mélange pas les cuillères et les fourchettes ?

— On dit les torchons et les serviettes et cela n'a rien à voir !

— C'est de la ségragétion ! Voilà ce que c'est !

— De la ségrégation, corrigea machinalement l'homme. Et cela n'a rien à voir !

— Je veux rentrer, sinon, c'est pas juste !

— Ca suffit ! Sécurité !

Les deux hommes qui vérifiaient les tickets à l'entrée de la salle se ruèrent sur le jeune intrus. Une jeune femme et sept enfants en profitèrent pour s'introduire dans la salle...

La petite troupe s'en sortait plutôt bien avec son nouveau répertoire... Le journaliste avait disparu mais Prudence s'en fichait bien, elle avait eu ses 70 dollars...

— Et si j'ajoute les 300 de la chorale... Cela fait... 370... On est loin du million...

Elle jeta un coup d'oeil par la fenêtre : il neigeait.

— La neige ! C'est une ambiance idéale pour organiser un grand spectacle féerique sur la grand-place...!

Le préfet remplissait une paperasse impressionnante en regardant pensivement la neige tourbillonner sur la grand place à travers sa porte-fenêtre.

— Il fait un froid... Mais toute cette neige est bien jolie... Mais que sont toutes ces tentures grises ?

En contre-bas, neuf personnes étaient en train d'installer une scène, des chaises...

— Je n'ai donné aucune autorisation ! Agent Ford, allez voir ce qu'il en est...

Donald Ford revint après quelques minutes, le regard éteint, au bord des larmes :

— Eh bien ? demanda le préfet ?

— Il s'agit encore de la folle à la chorale, monsieur... Devons-nous la mener au poste ?

Une lueur de terreur passa dans le regard du préfet, réputé pourtant pour ses nerfs d'acier. Il s'assit et écrivit avec rapidité sur une feuille de papier :

— Menez-lui vite ceci avant qu'un agent ne l'aperçoive. Plus jamais ça. “

Sur le papier on pouvait lire :

— *Je soussigné Jack Pitters, préfet du 8eme district de New York, autorise mademoiselle Prudence Petit-Renard à pratiquer n'importe quelle activité artistique, culinaire, sportive, ou scientifique sur la voie publique ,*

si elle ne représente aucun danger pour l'intégrité physique et morale de nos chers concitoyens.

La scène joliment décorée, les enfants très inspirés... Tout plut au public qui fit un triomphe à la représentation. Le préfet lui-même vint y assister.

Une riche baronne qui passait par là en voiture demanda à son chauffeur de s'arrêter.

— Ce doit être la folle aux orphelins dont parlait la gazette ce matin... Je voudrais assister à cette représentation...

La comtesse adora le spectacle et se tourna les yeux brillants vers son ami le préfet :

— C'est charmant ! C'est si bon à vous, mon cher ami, d'avoir autorisé ces jeunes artistes à se produire ici !

Le préfet se força à sourire :

— Que voulez-vous, chère amie... C'est Noël...

Prudence recomptait sa recette : 12 000 dollars. Elle s'effondra dans un fauteuil, démoralisée. Cela ne suffirait pas. Dans une semaine, elle aurait perdu l'orphelinat et les enfants, leur famille...

Non... ! Il restait sept jours ! Ce n'était pas trop tard !

Elle se rua aux troisièmes et quatrièmes étages, vestiges de jours heureux où l'orphelinat pouvait encore occuper l'immeuble dans son intégralité et accueillir plus de soixante enfants...

Avec le temps, la toiture s'était détériorée et des cataractes d'eau se déversaient sur le sol du plancher à chaque averse.

Prudence avait attendu que Juliette fasse les réparations mais cette dernière avait fait la sourde oreille, ayant sans doute oublié depuis longtemps sa petite protégée. Prudence avait réussi à sécuriser les deux derniers étages et à garder le rez-de-chaussée sec et salubre mais la capacité d'accueil avait chuté et elle n'avait pu garder que huit enfants. Les adolescents de plus de treize ans avaient dû être placés en apprentissage et les bébés abandonnés sur le seuil avaient dû être réorientés vers d'autres structures. Prudence en avait eu le cœur brisé.

Les étages supérieurs servaient à présent de grenier.

Le bon côté, c'est qu'il y avait de la place pour entreposer des choses. Le mauvais, c'était que l'humidité les détériorait très vite.

Prudence commença à trier à toute vitesse... Elle allait y arriver...

Ce matin-là, le préfet ouvrit ses volets afin de se préparer à une bonne journée de travail. Sur la place, des éventaires s'étendaient à l'infini, couverts d'objets divers et variés...

Il appela son majordome :

— Trévor ! Faites mander l'Agent Ford pour lui demander les raisons de ce désordre...

L'agent Ford, revint tout essoufflé :

— C'est encore...

— J'ai compris... et cette fois...

— C'est un vide-grenier, monsieur ! Que dois-je faire ?

— ramenez-moi l'autorisation, soupira le préfet. On va ajouter “activités commerciales”.

Prudence emballait avec le sourire les jolies horloges, bibelots qui avaient fait de Sainte-Cécile un petit nid douillet pendant des années.

Clarence Perkins s'arrêta devant son étal :

— Sympathique cette idée... Je dois dire que je suis comblé. Depuis que j'écris vos aventures, je n'ai plus de panne d'inspiration.

— Vous m'en voyez ravie.

— Vous savez que vous n'arriverez jamais à un million de dollars...

— Il reste trois jours... et j'en suis à 23 000 dollars.

— Ce vide-grenier ne suffira pas.

— Alors, je trouverai autre chose!

Prudence avait crié et quelques clients la regardèrent bizarrement. Elle baissa la voix :

— Merci de vous soucier à ce point de votre feuilleton mais ne vous inquiétez pas : vous aurez une happy end...

Les pronostics du jeune journaliste s'avérèrent hélas exacts. Il ne restait que deux jours et Prudence n'avait engrangé que 40 000 dollars.

Ce soir-là, c'est découragée qu'elle démonta les éventaires pourtant vides. Comment allait-elle annoncer cela aux enfants ?

Le préfet qui la regardait par sa fenêtre fut désolé pour elle.

Il ne restait plus que deux jours. Prudence finit de plier les éventaires. Il fallait une autre idée. Tant pis, ce serait nuit blanche pour tout le monde, ce soir !

Elle fonça à l'orphelinat pour parler de son idée aux enfants.

Kurt regarda ce que la jeune femme venait de sortir en se grattant la tête :

— Tu es sûre ?

— Au moins, c'est original ! remarqua Darly.

— C'est clair... approuva Horace, pensif... Bon... Qu'est-ce qu'on attend pour réunir tout ce qu'on pourra trouver dans la maison ? Heureusement qu'on ne les a pas vendus !

Ce matin-là, en ouvrant ses volets , le préfet eut une terrible appréhension : celle de voir la place vide et tranquille. Elle était si découragée hier soir, sans doute avait-elle abandonné...

Il jeta un coup d'oeil et son coeur fit un bond.

L'agent Ford sourit. Un policier arriva pour faire partir

Prudence mais il l'arrêta d'un geste :

— Ordre du préfet : elle a l'autorisation. C'est une activité "sportive"...

— Mais n'est-ce pas source de désordre ?

— Est-ce à vous d'en décider ?

Clarence Perkins rejoignit la jeune femme qui louait des patins :

— Là, je dois reconnaître que vous ne manquez pas d'imagination... Dégager la neige sur la moitié de la place et l'arroser pour en faire une patinoire puis tasser cette neige en monticule pour pouvoir les descendre en luge... Je n'y aurais jamais pensé...

— Je n'en doute pas.

— Et cela marche bien ?

— J'ai reçu 3000 dollars depuis ce matin... Ca fait 43 000 dollars...

— Vous n'arriverez jamais au million...

— Je trouverai...!

Le soir fatidique arriva. Prudence avait accumulé près de 100 000 dollars... mais ce n'était pas suffisant... Elle pouvait essayer de demander plus de temps... mais on ne le lui accorderait pas, trop pressé de démolir cette vieille ruine pour la remplacer par un hôtel de luxe...

Kurt entra dans la chambre, l'air désolé :

— Je suis désolée, maman Prue...

Prudence en fut bouleversée: il ne l'appelait plus comme ça depuis ses cinq ans.

— C'est fini ?

La jeune femme n'eut pas le coeur de répondre.

— Au fait, on vient de me donner ça pour toi ... C'est quoi ?

Prudence baissa les yeux sur l'enveloppe écrite en lettres d'or.

Elle l'ouvrit et lut :

“Vous êtes invitée à la réception que donne ce soir monsieur Percy, propriétaire de la chaîne des grands magasins Witt's.

Prudence secoua la tête. Une erreur, probablement. Pourquoi l'homme le plus riche de New York voudrait-il la voir à une réception ?

— Tu vas y aller ?

Prudence réfléchit : il y aurait sûrement beaucoup de gens très riches à cette fête... Peut-être pourrait-elle en apitoyer un ou deux... Et si elle était là-bas, elle ne serait pas là pour recevoir l'ordre d'expulsion...

— Oui, j'y vais.

La demeure de monsieur Percy était plus grande que l'orphelinat et bien plus belle. Partout régnait la richesse et le raffinement... Des invités de qualité, triés sur le volet évoluaient dans ce décor magique.

Prudence refusa poliment les petits fours que lui proposait un majordome stylé et entreprit de se mêler à un groupe de dames fortunées.

— Vous, ici ! Vous parlez d'un hasard !

Clarence Perkins venait de la rejoindre, vêtu d'un costume d'une grande élégance.

— Que faites-vous ici ?

— Les journalistes ont leurs entrées partout... Vous allez essayer de grapiller quelques dollars à ces malheureux ?

— Je ne vois pas en quoi ils sont malheureux !

— Si vous les harponnez, ils n'ont aucune chance de s'en sortir... La robe misérable, c'est pour faire couleur locale ?

— C'est ma plus jolie robe ! Vous êtes d'un goujat !

— Observateur, c'est tout...

Un homme s'approcha d'eux :

— Clarence ! Quel plaisir !

Aussitôt, dix autres se retournèrent et Clarence et Prudence se retrouvèrent au centre d'un cercle d'invités aussi nombreux que curieux.

— Bonsoir, Ed, répondit le journaliste.

Prudence frémit : Elle venait de reconnaître son propriétaire dans un coin de la pièce, sirotant une coupe de champagne accoudé au piano.

— Vous écrivez toujours vos petits articles ?

— En effet...

— Ce doit être passionnant, affirma une jeune femme d'un ton rêveur.

— En effet.

— Vous êtes sur un article en ce moment ? demanda un vieil homme à l'allure martiale.

— Oui, général. Un conte de Noël. Il s'intitulera “le grand méchant loup, la chevrete et ses huit chevreaux.”

— Comme c'est charmant, s'exclama une vieille comtesse...

— Et de quoi cela parle t- il ? demanda la jeune femme papillonnante.

— Un homme après avoir mis sa mère sous tutelle met la main sur un orphelinat... Ce dernier devient insalubre mais notre homme n'en a cure... Les orphelins doivent partir... Il n'en reste que huit mais la directrice se bat pour les garder...

Prudence regarda Clarence avec surprise : comment savait- il tout ça ?

Au fond de la salle, son propriétaire commença à se tortiller, mal à l'aise.

— Mais le quartier prend de la valeur, et voilà notre homme prêt à tout pour récupérer cet orphelinat en ruines pour le détruire et construire un hôtel. Mais la loi lui impose de proposer son rachat à sa locataire, alors, il en demande un million de dollars.

Un murmure de stupéfaction s'éleva dans la salle.

— Un million, répéta Clarence. Pour l'orphelinat Sainte-

Cécile.

— Sainte-Cécile ? s'indigna le général, cette vieille bicoque branlante avec un trou dans le toit ?

— Dont les deux derniers étages sont condamnés ? demanda une vieille baronne, horrifiée.

— Il en demande un million à une pauvre femme et à huit enfants. Alors, la pauvre femme s'épuise pour les obtenir alors que nous savons bien que c'est impossible...

— C'est honteux ! s'irrita l'avocat Smithers... Que cette pauvre femme vienne me voir et je suis prêt à la défendre gratis...!

— Gellys... appela Perkins, vous qui êtes dans l'immobilier, vous évalueriez l'orphelinat Sainte- Cécile à...?

— Voyons... Si on suppose que l'intérieur est en parfait état, ce qui me semble impossible vu l'état de délabrement extérieur... Je dirais... 20 000 dollars ?

— Et comment finit l'histoire ? demanda lady Garnimore.

— Je ne sais pas encore, répondit Clarence Perkins. Il faudra voir avec le propriétaire...

— Cet escroc ? s'irrita le général. Dites- moi dans quel bas-fond trouver ce misérable et je vous ramène cet usurier avant la fin de cette réception.

— Qui vous a dit qu'il s'agissait d'un homme de basse extraction ?

— Vous ne voulez pas dire qu'il est d'une grande

famille ? s'horrifia miss Garnimore.

— Je pense que oui, répondit Clarence. Qu'en pensez-vous, monsieur William Garner ? Votre maman descend bien d'une des plus nobles familles de Boston ?

— Quoi ? s'exclama miss Monroe, il s'agit de monsieur Garner ?

Ce dernier rougit violemment :

— Je plaisantais, bien sûr !

Clarence émit un petit sifflement de surprise :

— Vous plaisantiez ! Il aurait été sympathique de le dire à mademoiselle qui vous a pris au sérieux ! Heureusement que le malentendu est éclairci. Mademoiselle va donc, dès maintenant, vous payer les 20 000 dollars que je lui avance pour accélérer les choses et vous allez signer l'acte de cession de propriété que je me suis permis d'emmener jusqu'ici...

William Garner signa l'acte et empocha le titre au porteur avant de disparaître sans dire un mot.

Clarence eut un soupir de satisfaction :

— Enfin... Nous voici débarrassé de ce fâcheux...!

— N'était-ce pas un de vos amis ? demanda Prudence, surprise.

— Ce monsieur ne cessait de me regarder de haut car je ne suis pas, comme lui, de noble origine... mais au moins, ma fortune ne repose pas sur les larmes d'orphelins...

— Vous êtes riche ? demanda ingénument la jeune

femme.

Des rires fusèrent.

— Pas moi, mon grand-père... C'est d'ailleurs grâce à lui que vous pouvez garder votre orphelinat.

Une semaine plus tôt, au siège des magasins Witt's, dans le bureau du directeur.

— Vous m'avez dit de vous désigner l'oeuvre la plus méritante de l'année et je vous dis qu'il n'y en n'a pas de plus méritante que la sauvegarde de l'orphelinat Sainte-Cécile !

— Est-ce l'oeuvre qui est méritante ou sa ravissante propriétaire ?

— Elle fait tout pour que ces enfants ne soient pas séparés...

— Tu veux que je donne une dotation de 500 000 dollars à un orphelinat abritant huit enfants ?

— Non... En fait... Un million de dollars. C'est ce qu'il lui faudrait pour garder le bâtiment...

Monsieur Percy caressa sa barbe blanche impeccablement peignée :

— Tu dois être vraiment épris de cette jeune personne...

Clarence rougit violemment :

— Moi ? Pas du tout... C'est juste qu'elle est très courageuse...

— Sais-tu pourquoi je suis riche ? Parce que j'ai toujours

exigé de payer le juste prix de chaque chose... L'orphelinat Sainte-Cécile aurait donc la même valeur que mon plus beau magasin et sa clientèle, placé en plein coeur de Manhattan ?

— Il est vrai qu'il en demande beaucoup : la loi permet qu'il fixe le prix de son bien...

— La loi fédérale... et que fais-tu de la bienséance ? Cette loi qui fait qu'on considérera un épicier comme un prince ou un prince comme un coupe-jarret...? Nous faisons partie d'un groupe et quiconque veut rester dans ce cercle privilégié doit s'y soumettre... Je suis parti de rien mais je suis respecté grâce à elle... Le fils de Juliette Garner doit s'y soumettre aussi... Alors si j'étais toi, au lieu d'essayer de réunir toutes les vaches d'un royaume pour les offrir à un dragon trop gourmand...

— Tu essaierais de lui couper la tête...

— Exactement... Où vas-tu ?

Clarence lui répondit depuis l'escalier qu'il dévalait en courant:

— Inviter le dragon à une réception !

Son grand-père sourit:

— N'oublie pas d'inviter aussi la princesse ! lui cria-t-il.

Grâce aux 80 000 dollars restants, Prudence fit entièrement restaurer l'orphelinat et accueillit 30 nouveaux pensionnaires. Clarence fit beaucoup pour l'aider et finit par l'épouser, se résignant à la partager avec son orphelinat qui devint le plus beau de la côté

Est.

Le temps passa et Prudence eut la joie de voir ses pensionnaires prendre leur envol : Horace devint fermier dans la Minnesota, Kurt préféra entrer dans l'armée de l'air, John se fit écrivain , Daisy pâtissière, Darly devint la conseillère du sénateur Mac Gouvern, Betsy se lança dans le monde du spectacle, Peter entra au service du gouverneur Tribbs comme jardinier et Tim préféra ouvrir un magasin de primeurs...

Mais aucun n'oublia jamais de revenir chaque Noël à la grande fête qu'organisaient chaque année les époux Perkins pour tous les enfants de la ville qui, pour l'occasion, profitaient de l'immense patinoire qui brillait sur la place de la préfecture.

Les faits réels

-Faits réels qui ont inspiré ce livre:

-La ruée vers l'or: de 1848 à 1856, la découverte d'or en Californie attire 300 000 aventuriers, américains et immigrants venus tenter leur chance. Les guerres indiennes ont opposé les colons européens puis les gouvernements des États-Unis et du Canada aux peuples nord-amérindiens, de 1778 à 1890.

-Le 3 janvier 1863, Thomas Nast publie dans le *Harper's Weekly* sa représentation du père Noël habillé de rouge, qui sera suivie de nombreuses autres. Ses caricatures politiques lui serviront à lutter contre l'esclavage et la corruption...Il est l'ami de Mark Twain qui écrira une lettre sur le père Noël à sa fille.

-En 1897, le journal le Sun répond à la question d'une petite fille, Virginia O'Hanlon, qui lui a demandé si le père Noël existait sur les conseils de son père. C'est le journaliste Francis Church qui répond à la question, connu notamment pour ses reportages sur la guerre de secession.

-Le grand magasin Macy's, à New York, est le premier à créer une vitrine de Noël en 1874.

-Entre 1821 et 1822, Clément Moore aurait écrit "a visit from St Nicholas" pour occuper ses six enfants un soir de Noël. Il est le propriétaire du domaine de Chelsea

qu'il va devoir vendre morceau par morceau pour créer l'actuel quartier de Chelsea, à New York.

-Les chorales de Noël sont un phénomène très en vogue dans les pays anglo-saxons et outre-atlantique.

Du même auteur à télécharger gratuitement

**Vous avez aimé ce livre? Il existe aussi
en version papier sur Amazone:)**

**Retrouvez d'autres histoires à lire et à
télécharger gratuitement en pdf sur le groupe
Facebook**

**[https://www.facebook.com/groups/4876657724
15400](https://www.facebook.com/groups/487665772415400)**

ou sur le site Kelyone :

**[http://kelyoneunautreunivers.e-
monsite.com/](http://kelyoneunautreunivers.e-monsite.com/)**

A bientôt pour de nouvelles aventures